

LES LETTRES PERSANES OU L'EXOTISME IRONIQUE

Alexandrina MUSTĂȚEA
alexandrinamustatea@yahoo.com
Université de Pitesti, Roumanie

Résumé

Les Lettres Persanes proposent un renversement ironique de l'exotisme, par rapport au public auquel s'adresse le livre. Par le changement de la perspective, le connu, l'habituel, le « normal », c'est-à-dire la vie occidentale, devient curieux, étrange, absurde, parce que vu par les yeux de deux Orientaux venus pour visiter l'Occident, qui s'étonnent de manière faussement naïve devant les différences entre les deux mondes. Ce déplacement géographique et culturel de l'Orient vers l'Occident attribue au monde occidental la qualité d'exotique, occasion pour Montesquieu de présenter à ses concitoyens une image point flatteuse d'eux-mêmes.

La satire vise essentiellement la société française du temps de Louis XIV. En échange, l'ironie de l'auteur s'exerce sans discrimination du côté du monde persan en égale mesure. De plus, le renversement de l'exotisme a souvent des effets comiques. Représentative à tous ces égards est la Lettre 24, dont nous analysons quelques fragments.

Mots-clés : Orient / Occident, différence, étranger, satire

L'exotisme représente une attitude culturelle face à l'inconnu, au différent, à l'étranger, voire même à l'étrange. Le phénomène a une longue histoire, avec ses racines dans l'antiquité occidentale et orientale, mais il prendra une grande ampleur avec les découvertes géographiques et le colonialisme. Le XVIII^e siècle y accordera une importance considérable, l'exploitant dans la littérature de voyage, soit elle documentaire, authentique, ou fictionnelle.

Les Lumières représentent le premier courant de pensée qui ait un caractère paneuropéen. Ce siècle produit des mutations importantes dans les mentalités et dans la circulation des idées par rapport aux précédents. L'esprit européen donne naissance à un nouvel humanisme, qui valorise, entre autres, la confiance dans le pouvoir de la raison, l'idée de l'éclaircissement des masses, le plaidoyer pour la tolérance, la défense des libertés individuelles et de l'égalité entre les peuples.

Époque du cosmopolitisme et des voyages, le XVIII^e siècle verra naître le concept de « citoyen du monde », mis en circulation par les grandes personnalités de la vie intellectuelle que se disputent les cours princières européennes et qui se mettent au service des « monarques éclairés », dans l'espoir de pouvoir changer, par leur influence bénéfique, la société et ses institutions.

Le thème du voyage se rencontre dans toutes les littératures européennes des Lumières. Il est intimement lié à l'idée d'exotisme et au mythe du bon sauvage, qui feront à l'époque une carrière importante.

Les Lumières sont l'époque de la critique universelle. Les penseurs du XVIII^e siècle remettent tout en cause, dans le désir d'améliorer la société. Les *Lettres Persanes* sont l'expression la plus éloquente de cet esprit critique, qui s'attaque à tous les domaines de l'existence humaine: religion, formes de gouvernement, éducation, mentalités, habitudes de la vie quotidienne, culture, démographie, condition des femmes, etc., le tout vu sous un angle comparatiste : Montesquieu met face à face deux mondes, l'Orient et l'Occident, pour mieux faire voir, à travers les différences, ce qui est aberrant d'un côté et de l'autre.

Le texte de Montesquieu est le prototype du voyage gnoséologique. En parfait accord avec l'espace mental des Lumières, l'auteur accorde un rôle considérable au savoir. Ses héros, les Persans Usbek et Rica, font un voyage européen, poussés en bonne mesure par le désir de connaître d'autres sociétés et d'autres cultures :

Rica et moi sommes peut-être les premiers, parmi les Persans, que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays, et qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la sagesse.

Nous sommes nés dans un royaume florissant, mais nous n'avons pas cru que ses bornes fussent celles de nos connaissances, et que la lumière orientale dût seule nous éclairer.

affirme Usbek dans la *Lettre I*.

Comme nous le disions ailleurs¹,

la curiosité des Européens pour l'Orient se matérialise dans le nombre croissant des voyages et des écrits les relatant. Au-delà d'une concession faite à la mode, Montesquieu y voit sans doute un moyen d'objectivation. Le dépaysement permet à l'individu de se détacher de ce qui lui est connu, familier, naturel. La prise de distance occasionne une meilleure perception de la différence, qui représente l'essence même de l'exotisme. Accepter ou ne pas accepter ce dernier se ramène finalement à l'acceptation ou la non acceptation de la différence elle-même, question qui préoccupe l'époque des Lumières. La tolérance face à l'intolérance devient un des problèmes qui sous-tendent les Lettres Persanes aussi, parfaitement synthétisé dans la question

¹ Mustatea, A., *De la transtextualité à la pragmatique littéraire. Etudes sur le XVIII^e siècle*, Paralele 45, Pitesti, 2001, pp.17-18

faussetement naïve du Parisien anonyme: Comment peut-on être Persan ?
(Lettre 30). »

La distance est en même temps génératrice d'ironie, ce qui veut dire :

« dédoublement de la voix, scission du moi, mais aussi renversement de la perspective sur le monde et renversement des proportions du monde. Car le regard ironique déplace les lignes, remue les images, brise les représentations figées, met un miroir déformant devant un spectateur qui croit voir juste, pour bouleverser ses habitudes, ses croyances, ses lieux communs, ses préconstruits, et l'amener de la sorte à accepter et assumer une vision fraîche, non altérée, nouvelle, sur lui-même et sur ce qui l'entoure. L'ironie est donc un instrument de connaissance, ce qui explique sa place de choix dans l'arsenal littéraire du siècle philosophique. »¹

Les *Lettres Persanes* proposent donc un renversement ironique de l'exotisme, par rapport au public auquel s'adresse le livre : aussi, par un changement de perspective, le connu, l'habituel, le « normal », c'est-à-dire la vie occidentale, devient curieux, étrange, absurde, parce que vu par les yeux de deux Orientaux venus pour visiter l'Occident, qui s'étonnent de manière faussetement naïve devant les différences entre les deux mondes. Ce déplacement géographique et culturel de l'Orient vers l'Occident attribue au monde occidental la qualité d'exotique, occasion pour Montesquieu de présenter à ses concitoyens une image point flatteuse d'eux-mêmes.

La satire vise essentiellement la société française du temps de Louis XIV. En échange, l'ironie de l'auteur s'exerce sans discrimination du côté du monde persan en égale mesure. De plus, le renversement de l'exotisme a souvent des effets comiques. Représentative à tous ces égards est la *Lettre 24*, dont nous analyserons quelques fragments. C'est une lettre écrite par Rica à son ami Ibben à Smyrne, un mois après l'arrivée des Persans à Paris. Temps insuffisant pour acquérir un savoir profond sur la réalité, comme le dit le destinataire de la lettre lui-même :

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

L'étonnement est la première réaction face à l'exotique. C'est une réaction spontanée et non pas un jugement de valeur. L'étonnement sera

¹ Mustatea, A., *op.cit.*, p. 18

par la suite une formule euphémistique à même de masquer ou d'adoucir les constats négatifs du personnage observateur.

La lettre débute par quelques remarques cocasses sur la ville de Paris et ses habitants, à partir d'une comparaison avec la capitale persane, Ispahan.

Paris est aussi grand qu'Ispahan: les maisons y sont si hautes qu'on jurerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Rica est surpris de voir les bâtiments parisiens à plusieurs étages. Le comique du paragraphe réside tout d'abord dans le fait que le personnage n'a pas de terme adéquat pour traduire la notion d'étage, vu que la réalité en discussion semble être inexistante en Perse, et il utilise une périphrase hyperbolisante, bien expressive : *six ou sept maisons les unes sur les autres*. Son esprit railleur s'exerce sur les habitants de cette ville *bâtie en l'air*, que l'on pourrait prendre pour des *astrologues*, dit-il, étant donnée la hauteur à laquelle ils vivent. Il s'agit d'une sorte d'antonomase ironique, qui anticipe sur un autre trait des Parisiens, qui sera révélé par la suite du texte : leur naïveté, mise en rapport implicite avec l'idée de vivre la tête en l'air.

Montesquieu attribue à Rica le goût du pittoresque et l'intention d'amuser son destinataire, qui est supposé être à même de saisir l'ironie du destinataire. En réalité, il y a dédoublement des instances discursives : le couple destinataire – destinataire intratextuel, en l'occurrence Rica et Ibben, et le couple extratextuel, Montesquieu et son lecteur. Le véritable enjeu du texte se situe donc dans le rapport de l'auteur avec son public, qui doit lire entre les lignes pour découvrir les vraies intentions que le premier y cache.

Le portrait du roi est apparemment appréciatif, admiratif, alors qu'en réalité l'auteur satirise, d'une part la ruse et le caractère spéculatif de Louis XIV, qui profite de la vanité de ses sujets pour obtenir l'argent dont il a besoin pour mener ses campagnes militaires, d'autre part la vanité même des Français, qui s'achètent des titres nobiliaires rien que pour satisfaire leur orgueil :

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le roi d'Espagne son voisin ; mais il a plus de richesses que lui parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisables que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

Le paragraphe suivant, où Rica développe le portrait apparemment laudatif du roi, le présentant avec un feint étonnement comme *grand magicien* – encore une antonomase ironique, continue la satire doublement orientée, vers la personne de Louis XIV et vers de la naïveté des Français :

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux ; et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent ; et ils en sont aussitôt convaincus. Il va jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux, en les touchant tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

Il est évident que Montesquieu déforme les choses, pour mieux faire saisir les anomalies dont il est question, anomalies institutionnalisées, devenues des faits de la vie courante, tels la circulation des billets de banque. Associer une réalité financière (fonctionnelle en fin de compte) à une superstition – celle que le roi est à même de guérir les écrouelles par le toucher, est voué à discréditer la première par la mise sur le même plan avec la seconde, forme incorrecte d'argumentation, mais source évidente de comique.

La « victime » suivante de la raillerie est le pape, cet autre *magicien*, capable de faire croire à ses sujets des choses incroyables :

Ce que je te dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un ; que le pain qu'un mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce.

Montesquieu y fait d'une pierre double coup : il tourne au ridicule les préceptes de la religion chrétienne, tout en laissant entrevoir l'intolérance religieuse de son personnage, qui, malgré l'ouverture de son esprit, est incapable de dépasser sa condition de fidèle à la foi musulmane et d'accepter les autres religions. La figure sur laquelle se base le tableau est le paradoxe, qui a la capacité de rendre perplexe, avant de provoquer le rire.

L'écrivain s'attaque de manière toujours ironique à la discrimination des femmes, moins poignante quand même en Occident qu'en Orient, laissant au compte de son Persan le discours qui l'approuve.

Après s'être étonné face à l'audace et à la liberté des femmes occidentales de se rebeller contre les bulles du chef de l'église, il est d'accord avec celui-ci sur l'infériorité des représentantes du sexe féminin :

Cette constitution (la bulle papale Unigenitus de 1713) leur défend de lire un livre que tous les chrétiens disent avoir été apporté du ciel (la Bible) : c'est proprement leur Alcoran. Les femmes indignées de l'outrage fait à leur sexe, soulevèrent tout contre la constitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui, dans cette occasion, ne veulent point avoir de privilège. On doit pourtant avouer que ce moufti ne raisonne pas mal ; et par le grand Hali ! il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi : car, puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre, et que nos prophètes nous disent qu'elles n'entreront point dans le paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis ?

Il faut également remarquer l'effet comique produit par l'emploi de termes spécifiques à la société persane tels *Alcoran*, *moufti*, pour traduire des réalités françaises ou Occidentales.

Le dernier paragraphe de la lettre souligne l'essence même de l'exotisme – la différence :

Je continuerai à t'écrire, et je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère et du génie persan. C'est bien la terre qui nous porte tous deux, mais les hommes du pays où je vis, et ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différents.

Les autres lettres de Rica adressées à divers correspondants ne feront que de souligner encore plus ces différences, la mise de la réalité française sous la loupe du regard persan servant à faire éclater l'image de l'ensemble en mille fragments déconnectés¹, qui donnent finalement l'impression d'étrangeté et d'exotisme. Car tout ce qui paraît normal et habituel vu de près, reçoit, sous le coup de la distance et de la fragmentation, une saillie particulière et un caractère absurde.

Bibliographie

Mustătea, A., De la transtextualité à la pragmatique littéraire. Etudes sur le XVIII^e siècle, Paralele 45, Pitesti, 2001
Goldzink, J., édition commentée des *Lettres Persanes*, Librairie Larousse, Paris, 1995

¹ Goldzink, J., édition commentée des *Lettres Persanes*, Paris, Librairie Larousse, 1995
Lettres Persanes, p.249